

Marcin Kamler

## LE BOURREAU ET LES MARGINAUX EN POLOGNE AUX XV<sup>e</sup> - XVI<sup>e</sup> SIÈCLES \*

Le livre n'est pas épais mais sous tous les rapports intéressant. Il dépasse considérablement le cadre indiqué par le titre, car ce n'est pas tant le bourreau, appelé aussi maître des hautes oeuvres, qui en est le principal héros, mais la société polonaise au déclin du Moyen Age et au commencement des temps modernes, sa mentalité et ses attitudes devant celui qui exerçait un métier universellement méprisé, et, plus largement, devant les hommes se situant dans les marges de la société. En plus d'une introduction et d'une conclusion, le livre se compose de quatre chapitres. Dans le premier est étudiée la genèse de l'office de bourreau et son évolution jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle ; il y est en outre question de ses obligations et de sa rémunération. Le lecteur y trouvera aussi les informations essentielles sur le caractère de ce métier en Pologne, celles-ci étant indispensables non seulement pour avoir un portrait aussi complet que possible du héros du titre, mais aussi pour comprendre sa situation spécifique, tombant sous le mépris universel de la société de ce temps. Le chapitre II, le plus ample, traite des principales obligations du bourreau : la mise à la torture des accusés et l'exécution des peines prononcées contre les condamnés, et fournit de nombreux renseignements sur le déroulement de l'instruction, le fonctionnement des cours pénales en Pologne et le genre de châtiments. Les plus intéressants et,

---

\* En marge du livre de Hanna Zaremska, *Niegodne rzemiosło. Kat w spoleczeństwie Polski XIV - XVI w.* [Un métier indigne. Le bourreau dans la société polonaise aux XIV<sup>e</sup> - XVI<sup>e</sup> s.], Warszawa 1986, PWN, 146 pages.

à la fois, les plus controversés semblent les chapitres III et IV, intitulés : Le bourreau et le milieu social : la convivialité et la peur, ainsi que le tabou de la mort et l'infamie. L'auteur y recherche une réponse à plusieurs problèmes d'une signification essentielle pour la position du bourreau dans la société, importants aussi pour comprendre la mentalité et les attitudes de cette société. Première question et l'une des plus importantes : l'homme qui se décidait à exécuter le métier de bourreau le faisait-il par nécessité ou par choix bénévole ; elle s'amplifie dans le livre jusqu'à devenir un problème général : les marginaux (mais aussi les gens appartenant au milieu criminel) avaient-ils une possibilité de choisir une nouvelle voie, de retourner au monde des hommes dignes, ou leurs destinées étaient-elles déterminées et leur exclusion des communautés urbaines définitive ? Une question non moins importante, c'est les causes pour lesquelles le bourreau penchait vers les milieux marginaux et criminels, et quels genres de liens s'établissaient entre eux. Il est ensuite question des causes de l'aversion de la société pour le bourreau et des mesures prises par les communautés urbaines pour l'en exclure. Une place importante est accordée aux observations et remarques sur le milieu des marginaux et sur la formation du phénomène de l'infamie sociale (concernant évidemment non seulement le bourreau), cela en relation étroite avec la notion de tabou du sang ou de la mort. L'étude des rapports polonais a été située dans le contexte européen, surtout allemand et français. L'utilisation consciencieuse des sources et de la littérature spécialisée a fait éviter à l'auteur des erreurs de fond, si l'on ne compte quelques inadvertances mineures. L'étendue du travail strictement définie, la richesse factologique, un raisonnement et une argumentation transparents ainsi que les grandes valeurs littéraires du texte (assez rarement rencontrées aujourd'hui), font que ce livre apporte de nombreux matériaux nouveaux à cette problématique peu connue et constitue une lecture qui n'intéressera pas seulement le spécialiste.

Comme dans toute publication ambitieuse cependant, certaines interprétations et certains jugements de l'auteur éveillent des doutes et incitent à la discussion. Se penchant sur la situation des marginaux, l'auteur formule à plusieurs reprises le jugement sur leur détermination pleine et inévitable : « La similitude du statut social qui permet au maître [des hautes oeuvres] de fonctionner parmi ses anciennes et futures victimes, découle [...] de l'impossibilité totale dans laquelle ils se trouvent de changer foncièrement leur destin. Le crime, la sentence du tribunal, l'office infamant — de bourreau, d'écorcheur, de fossoyeur — sont des faits de la biographie qu'on ne saurait effacer » (p. 90).

Ou, plus brièvement et d'une manière plus univoque : « L'absence de perspective de changement du statut indigne doit être considérée comme le trait spécifique des milieux marginaux » (p. 103). Ainsi, selon H. Zaremska, quiconque s'est trouvé dans le cercle enchanté des marginaux, et d'autant plus des criminels, n'avait plus en Pologne aux XIV<sup>e</sup> - XVI<sup>e</sup> siècles de chances réelles de retourner dans la communauté des gens dignes et respectés. C'était donc une dégradation progressive, inévitable, dont l'aboutissement était le crime. Certainement l'auteur a raison quand elle écrit que « le crime n'est pas la cause d'attraction vers les milieux criminels, mais plutôt une conséquence de la vie dans ce milieu ». C'est une image assez lugubre des bas-fonds sociaux de l'ancienne République, mais pas très vraie, à ce qu'il semble. Les recherches menées sur les milieux criminels urbains aux XVI<sup>e</sup> - XVII<sup>e</sup> siècles et les cercles des marginaux tendant vers eux, prouvent que la situation était tout inverse. C'étaient des milieux absolument instables et ouverts, connaissant un flux humain constant. L'entrée dans ces milieux comme leur abandon pour passer dans les couches pauvres des collectivités urbaines et rurales étaient extrêmement faciles et ne dépendaient que du bon vouloir de l'individu. Il faut se souvenir qu'il n'y avait pas à l'époque de casier judiciaire enregistrant les condamnés ou les suspects, et le système de contrôle de la population se trouvait dans les langes. Le départ des villes, la prise d'un emploi ou du service en ville, au village ou chez un noble, même après sentence condamnatoire, étaient des phénomènes communs. Le fait que la nouvelle situation perdurait ou qu'il se produisait un retour dans les cercles marginaux, ne dépendait que des décisions individuelles. On peut pleinement accepter le point de vue de Bronisław Geremek qui considère la marginalité comme une certaine situation sociale et non une appartenance collective stable : il souligne la grande mobilité et variabilité de ce milieu subissant des processus constants de déclassement et de réinsertion sociale. Le regard déterministe de l'auteur sur le milieu des marginaux sociaux se retrouve dans sa réponse à l'une des questions fondamentales de ce livre : qu'est-ce qui forçait les hommes à se charger des fonctions de bourreau — la nécessité ou une option libre ? La réponse de H. Zaremska c'est évidemment : la nécessité. Était-ce vrai ? L'office de bourreau n'était pas en Pologne héréditaire et il serait difficile de trouver des raisons, à part des dispositions psychiques spécifiques, qui forceraient des hommes à exécuter ce métier. L'exemple du bourreau de Cracovie qui avait pris pour valet, en 1614, un criminel condamné à mort, est unique en son genre. D'ailleurs peu auraient choisi de mourir plutôt que d'exercer les fonctions de bourreau.

L'auteur écrit : « L'office de bourreau était donc rempli par des hommes ayant un mauvais passé, le leur ou celui de leurs parents, ainsi que des hommes sans avenir, sans perspectives d'amélioration de leur sort » (p. 86). Et plus loin, que la fonction de bourreau était en Pologne « une occupation dont se chargeaient des hommes déjà définis dans leur vie comme socialement dégradés » (p. 94). Et enfin : dans le métier de bourreau « s'engageait d'anciens criminels à qui la carrière honnête est de toute façon fermée » (p. 110). Que veut dire « des hommes sans avenir, sans perspectives d'amélioration de leur sort » ? On peut d'une manière analogue expliquer la dégringolade en quelque sorte fatale des individus « sans avenir » vers le milieu criminel. Or on peut sans grande difficulté donner plusieurs exemples de jeunes hommes absolument pas poursuivis par la loi, qui avaient d'eux-mêmes recherché cette occupation. Était-ce par nécessité ?

Très juste et convaincante est par contre l'appréciation des liens unissant le bourreau au milieu des marginaux et au monde criminel. Ils découlaient sans nul doute de « l'inclination naturelle portant les uns vers les autres des hommes d'une condition sociale semblable » (p. 90). Il est vrai aussi que le bourreau, « rejeté par la société, partage le sort de ceux que la société condamne et garde loin d'elle », et que « dans les structures des milieux marginaux le bourreau a une chance de gagner une position particulière, renforcée par le privilège d'une rémunération stable et par ses liens avec l'appareil policier » (p. 91). Le bourreau était certainement dans une mesure égale un représentant de l'appareil municipal de l'administration de la justice comme un membre des milieux poursuivis par cet appareil. C'est bien dans ces catégories qu'il faut apprécier le cas déjà cité du bourreau qui avait pris à son service un criminel condamné à mort : la cause ne s'en trouvait certainement ni dans la pitié ni dans la difficulté à trouver un valet, mais dans le désir de prendre un auxiliaire appartenant déjà au milieu criminel, qui avait fait ses preuves comme voleur, sur qui le maître pouvait compter dans ses contacts et dans sa collaboration avec les hommes pratiquant les professions criminelles.

L'auteur dresse un haut mur entre les milieux marginaux et les communautés d'hommes dignes et respectés. Mur d'au-delà duquel il n'y aurait nul retour. Il semble que c'est une construction artificielle, inexistante dans les réalités de la Pologne des XIV<sup>e</sup> - XVI<sup>e</sup> siècles. Aux gens des marges sociales, qui, du fait du fonctionnement des mécanismes de l'infamie, ont été contre leur volonté exclus de la société proprement dite, est refusée non seulement toute possibilité d'action qui leur permettrait le retour, mais aussi toute chance de se protéger contre l'entrée dans ce

milieu. Il leur était donc impossible de choisir librement leur mode de comportement ? Serait-il vrai que l'origine des parents, leur appartenance aux milieux marginaux ou seulement déshérités, ait préjugé d'avance de la nécessité pour leurs enfants de vivre dans les marges sociales ? Un tel jugement se trouve en contradiction flagrante avec les résultats des recherches sur l'origine sociale des hommes des milieux criminels et leur recrutement : ces résultats prouvent que non seulement une proportion infime de ces hommes provenait de ce même milieu. L'immense majorité avait précédemment appartenu aux couches plus pauvres, il est vrai, mais pas toujours démunies, en général à la couche artisanale-paysanne, et seul le choix volontaire du type de comportement les amenait dans les marges de la société.

L'ample chapitre consacré aux obligations professionnelles du maître brosse surtout un tableau solide du déroulement de l'instruction et des châtiments appliqués. Semblent uniquement prêter à discussion certains jugements sur le caractère volontaire des aveux et les résultats réels des tortures appliquées. L'on a l'impression que l'auteur estime qu'en principe toutes ou presque toutes les dépositions étaient arrachées par le bourreau au moyen des tortures. Effectivement, on n'arrive pas toujours à constater si, pendant l'instruction, on appliquait ou non les tortures, mais dans une partie importante d'affaires pour délits communs (surtout mineurs), rien n'indique que pendant l'interrogatoire ait été appliquée la torture, on peut donc supposer que les dépositions étaient effectivement volontaires quoique faites par crainte des tortures. Il a été à plusieurs reprises souligné que les torturés avouaient des actes qu'ils n'avaient pas commis et, pour abrégé les tourments, accusaient souvent des innocents. C'est certainement vrai. Il faut cependant ajouter que, dans l'immense majorité des cas, l'on obtenait par cette voie cruelle des dépositions vraies, l'on obtenait des informations sur les faits et les complices, que l'on n'aurait certainement jamais obtenues de bon gré. Des centaines d'aveux pour lesquels il a été possible de confronter les informations obtenues sous l'effet des tortures (souvent absolument différents de ceux faits volontairement), ont pu être confrontés avec les dépositions des autres personnes, faites d'une manière indépendante et souvent en un autre temps, obtenant par là une confirmation de leur vérité : c'est bien une preuve irréfutable de la grande efficacité des tortures. Elles avaient une signification pratique surtout dans la situation où le recours aux dépositions des témoins n'était pas généralisé, quoique pas au point où semble l'affirmer l'auteur. La lecture des brouillons conservés des *libri maleficorum* de Poznań prouve que l'on entendait assez souvent parfois un

nombre assez considérable de témoins pour une même affaire, leurs dépositions étaient cependant exceptionnellement transcrites par la suite au propre dans les registres.

On ne saurait non plus admettre la constatation que le bannissement était l'un des châtiments les plus durs dont aient disposé les juges (pp. 52 - 54). Ecrivant cela, l'auteur s'est sans doute laissé influencer par la situation des gens nantis, nobles et bourgeois, ceux surtout qui possédaient la citoyenneté, et cela plutôt avant le XVI<sup>e</sup> siècle. Effectivement, pour ces catégories sociales, le bannissement pouvait en ce temps être considéré comme une sorte de mort civile (confiscation des biens, perte des droits). Cependant aux XVI<sup>e</sup> - XVII<sup>e</sup> siècles, la sentence d'expulsion de la ville pour crime de droit commun ne s'accompagnait absolument pas de la confiscation des biens, et un tel bannissement était souvent prononcé pour un temps déterminé (p. ex. un an, trois ans). Ce châtiment, considéré dans la sphère de la justice urbaine (où fonctionnait aussi le bourreau), était l'un des plus doux et était prononcé pour les délits les moins graves (p. ex. menus larcins, débauche), souvent accompagné de verges. L'auteur n'a pas non plus raison quand elle écrit qu'aux personnes proscrites qui, malgré la sentence, revenaient dans la ville, était au XVI<sup>e</sup> siècle appliquée à Cracovie et à Poznań la peine de mort (dont théoriquement elles étaient passibles). On peut citer des dizaines d'exemples de retours laissés impunis : le délinquant non seulement n'encourait pas la peine de mort, mais même la récidive sous forme p. ex. de nouveau larcin, n'entraînait pas une aggravation de la peine.

Intéressants et convaincants semblent les fragments du livre sur la mentalité et les attitudes sociales de ce temps, la prédilection à assister aux exécutions et la formation de la conviction sur l'indignité du métier de bourreau (pp. 70 - 82). Seule peut susciter des doutes la tentative d'expliquer l'indifférence des contemporains devant la souffrance et la cruauté par le manque de sentiment de communauté avec ceux qui supportaient ces tourments (p. 81). Il n'existait en effet, selon l'auteur, aucun lien entre les citoyens dignes et respectés, témoins des exécutions, et le condamné appartenant au monde des marginaux ou même des criminels, lien qui aurait pu susciter un sentiment de solidarité humaine, de pitié, ou de compréhension des motifs de l'action criminelle. C'est sans doute vrai surtout pour les couches plus fortunées, mais l'honnête Européen moyen de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle ne ressent pas non plus de lien avec le monde criminel et il lui est difficile d'éveiller en lui de la compréhension pour les agissements du meurtrier, et malgré cela les tortures publiques n'attireraient certainement pas un public aussi

nombreux qu'autrefois. Il semble que l'on doive rechercher les causes de l'indifférence de ce temps non pas tant dans le manque de solidarité avec les personnes torturées que dans la différence des mentalités et de la structure psychique des hommes de cette époque.

Dans l'ample matériau factologique contenant des informations intéressantes et dûment rassemblées, certaines seulement devraient être rectifiées ou développées. L'auteur se demande si le bourreau et sa femme puisaient des revenus au titre de la gestion du bordel municipal, n'ayant trouvé dans le relevé des comptes que les sommes des dépenses encourues pour l'entretien du bâtiment (p. 27). Effectivement on peut supposer que la famille du bourreau n'obtenait aucune rémunération stable pour cette fonction (dans la pratique, ces questions relevaient de la femme du bourreau), cependant c'était à coup sûr une occupation rapportant d'importants revenus. Ils venaient du débit des boissons servies aux clients, de la part qui revenait à la femme du bourreau pendant la répartition des sommes perçues par ses pensionnaires pour la prestation des services, et de sa « part » des vols généralement pratiqués par les prostituées au détriment de leurs clients. A cela il faudrait ajouter les bénéfices tirés de l'intermédiaire dans la vente des objets volés apportés par certains clients au bordel pour leur écoulement facile et, en général, n'entraînant aucun risque.

Se penchant sur les qualités du livre analysé il faut se souvenir que, en abordant ce sujet l'auteur était entrée sur des terrains peu ou presque pas étudiés par l'historiographie polonaise, et qu'elle a été confrontée à une problématique difficilement saisissable dans les sources très appauvries. De là vient sans doute qu'à la lecture on reste un peu sur sa faim, de là aussi certains jugements controversés. Cela ne diminue cependant pas les qualités du livre de H. Zaremska, tout au contraire — on y trouve un encouragement à des recherches et des réflexions plus poussées.